

Emma Albani (1847-1930)

Gilles Potvin

Avant-propos

Le document biographique reproduit ci-après se rapporte seulement aux années de jeunesse de la cantatrice québécoise Emma Lajeunesse, qui allait connaître une gloire mondiale sous le nom d'Emma Albani. Une copie de ce document dactylographié, signé A.M.D.S., a été trouvée à la bibliothèque de la ville de Montréal. Elle y fut déposée, à une date inconnue, par la journaliste Marie-Blanche Clément. En note manuscrite, on peut lire ce qui suit : « Cette biographie et les coupures de journaux qui suivent m'ont été fournies par M. Ducharme, libraire, qui les tenaient [sic] de M. Sénécal dont le père était musicien. M. Hélène Charbonneau [sic] a acheté cette documentation qui a servi de base à son travail sur Albani¹. »

Nous reproduisons intégralement ce texte, sans retouche ni correction quant au style, à l'orthographe, à la grammaire et à la ponctuation. Seule l'orthographe de quelques noms propres a été corrigée (entre crochets) en cours de route. Quelques notes explicatives ont aussi été ajoutées.

Quatre documents de presse se rapportant à des événements de cette époque sont également reproduits en appendice : un compte rendu de *La Minerve* du 12 juillet 1862, des extraits d'un compte rendu de *La Minerve* du 16 septembre 1862, le feuilleton « Les Enfants prodiges » paru dans *L'Ordre* du 24 septembre 1862 sous la signature de Gustave Smith et, enfin, une lettre de ce dernier à l'éditeur du *Daily Citizen* d'Ottawa, le 20 février 1889.

Emma Albani – Marie-Louise-Emma-Cécile Lajeunesse

Préambule

Nous nous proposons dans cette biographie de donner sur la vie de l'Albani une esquisse simple mais dont toutes les parties sont fondées sur la vérité. Nous parlerons des auteurs dont elle s'est servi dans la musique instrumentale et vocale, de la direction qu'elle a suivie dans ses études et du temps qu'elle y donnait habituellement. Cette biographie contiendra des choses qui paraîtront un peu prodigieuses, surtout celles concernant son enfance, mais remarquons que les prodiges qu'on admire chez les grands artistes et les grands maîtres naturellement ont pu commencer à paraître dans leur enfance.

¹ Hélène Charbonneau (1938). *L'Albani, sa carrière artistique et triomphale*. Montréal : Imprimerie Jacques-Cartier.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

Albani est né à Chambly, province de Québec, en 1848. Son père Joseph Lajeunesse était professeur de musique et organiste. Sa mère (née Melina Mignault) a été son premier professeur de musique, de quatre à cinq ans.

Dès l'âge de deux ans et demi elle chantait par cœur avec sa petite sœur Cornélie de petites mélodies avec une voix claire brillante et forte. Lorsque son père jouait le violon elle répétait exactement toutes les notes avec une justesse et une rapidité étonnante.

À quatre ans, la petite Emma était d'un caractère doux, gai et surtout docile aux instructions de sa mère. Celle-ci commença par lui faire vocaliser de petites mélodies et à en apprendre les accompagnements sur le piano. Puis elle lui fit apprendre les premiers principes de musique dans un cahier élémentaire. Dès lors, la petite élève montrait du goût pour la musique instrumentale, et une grande facilité à garder le temps.

Lorsqu'elle eut cinq ans, son père l'amena à Platsberg [Plattsburgh] où il la mit dans une école anglaise tenue par une dame du nom de Moore. Son père, qui demeurait à l'hôtel Fouquet dans le même village, allait tous les jours donner une leçon de musique à sa fille. Il lui avait mis entre les mains la méthode complète de Bertini pour le piano [Henri Bertini (1798-1876)]. La petite fille pratiquait cinq heures par jour et donnait trois et quatre pages de l'auteur chaque leçon.

Voici comment elle était dirigée dans ses études par son père. Il lui faisait analyser la valeur des notes, pratiquer très lentement et ne lui permettait jamais de toucher une note avant de l'avoir vue dans le cahier, lui faisant observer, avec la plus grande exactitude, le doigté, et la faisant conter à haute voix, sans jamais ralentir ou presser le mouvement.

Depuis le premier septembre de l'année 1853, jusqu'au premier janvier de l'année suivante, elle repassa toute la méthode de Bellini [Bertini], à l'exception des dernières pages, où se trouvent des octaves qu'elle ne pouvait atteindre à cause de la petitesse de ses mains. Pendant ce temps là, elle commença aussi à parler l'anglais et à lire l'anglais et le français.

À l'âge de six ans, déjà elle lisait avec facilité à première vue, des pièces aisées de musique vocale et instrumentale. Tous les soirs aussi elle pratiquait la harpe avec son père. À cette époque une autre étude partageait encore son temps, son père lui donna un professeur de grec qui lui enseigna presque tous les éléments dans l'espace d'un an seulement. Cette étude était faite dans le but de développer son intelligence, et ceci lui donna cette grande facilité qu'elle a montrée plus tard, pour apprendre des chansons demandées par le public, en maltais, en russe et en d'autres langues étrangères. Son maître Mr. Sexton professeur de grec dans quelques familles nobles de Londres et alors en Amérique déclara souvent que la petite Emma avait une facilité merveilleuse pour la prononciation du grec.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

À l'âge de six ans et demi son père lui mit entre les mains une étude difficile de Bertini. Tous les jours elle le repassait d'un bout à l'autre avant son déjeuner de sept à neuf heures, et cela pendant trois mois. En d'autres heures de la journée, elle continuait à étudier le premier ouvrage dont nous avons parlé, et s'appliquait à le jouer parfaitement. De plus de six à sept ans, elle pratiqua une cinquantaine de pièces de musique, de difficultés progressives.

À cette époque, elle pouvait jouer presque parfaitement des pièces passablement difficiles de cinq ou six pages et purement par théorie.

Il est bon de remarquer ici que Cherubini et Mozart, les hommes qui ont lu, le plus tôt, la musique, par théorie, ne la lisaient pas mieux que la petite Emma, à son âge.

À sept ans, elle perdit sa mère, et son père quitta les États-Unis pour aller à Montréal avec sa famille. Dans cette ville, Emma continua à pratiquer le piano et la harpe avec la même application. Plus d'une fois son père la surprit occupée à chanter quelques petites parties d'opéras d'une manière très heureuse. Lorsque ses jeux ressemblaient à la représentation de ces opéras, elle montrait une égale disposition pour le comique que pour le sérieux. Et lorsqu'elle manquait de connaissance dans ces opéras, elle inventait, et comme actrice et comme chanteuse. Elle avait particulièrement une grande disposition pour le chant sentimental et elle mettait de l'âme dans la mélodie prodigieusement. Un jour, pour faire plaisir à son père, elle chanta une des parties du duo de la dame blanche avec une telle perfection, tout d'âme et de sentiment que peut-être, de grandes chanteuses d'aujourd'hui seraient embarrassées d'en faire autant.

Jusqu'à ce temps et pendant les années suivantes la jeune Emma s'est toujours montrée très docile, toujours disposée à faire tout ce que son père demandait d'elle, quittant d'elle-même son jeu et ses petites amies dès que l'heure de l'étude et de la pratique était arrivée. Prenant cent ou cent cinquante pages de musique pour sa tâche de la journée, rien ne pouvait la distraire, rien la déranger dans ses études. Toujours bonne, toujours obéissante, et s'il s'est rencontré quelque difficultés passagères entre son père et elle, cela ne venait pas de mauvaise volonté de dégoût, de caprice d'enfant ou de quelque autre cause semblable, mais cela venait uniquement des conseils de faux amis qui auraient réussi à mettre de la division dans la famille sans les excellentes dispositions de la petite et la prudence du père à veiller sur ses enfants.

Concerts d'Emma à l'âge de huit ans, en 1856

En cette année, un chanteur de ballades écossaises, Mr. Craforde [Crawford], homme des plus distingués, sous tous les rapports, et d'une haute capacité, rencontra la jeune Emma avec son père au magasin de Mr. Gibolde [Seebold], où elle avait continué de pratiquer le piano. Mr. Craforde trouva à la jeune

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

musicienne une si grande capacité pour chanter à première vue toutes sortes de pièces et s'accompagner en même temps qu'il demanda à son père la permission de l'avoir pour l'aider dans ses concerts, à Montréal. Au premier concert, elle chanta quelques ballades écossaises que Mr. Craforde lui désigna, et « Robert, toi que j'aime », de l'opéra *Robert-le-diable* [de Meyerbeer] avec un grand succès. Elle s'accompagnait elle-même en chantant toutes ces pièces. Mais cette dernière, Robert, était préparée depuis plusieurs mois.

Au second concert, encore quelques ballades écossaises où Mr. Craforde lui enseigna la bonne prononciation de l'écossais dans ces pièces. Elle s'en acquitta avec grande satisfaction du chanteur et du public. Mais voici ce qu'on peut regarder comme prodigieux. Mr. Craforde voulant mettre à l'épreuve sa jeune aide, acheta des morceaux de musique qu'elle n'avait jamais vus, et les lui présenta au concert même. Voici quels étaient ces morceaux : 1. Le « Cujus aniam » du *Stabat Mater* de Rossini; 2. Une « Grande cavatine » de *Roberto de Verius* [*Roberto Devereux*, de Donizetti]. Elle chanta la mélodie, les mots, l'accompagnement, tout à première vue, nous ne dirons pas parfaitement, mais assez bien pour étonner le chanteur écossais et tout le public. Mr. Craforde fit sur-le-champ, un éloge de la jeune cantatrice dans un discours qui dura vingt minutes et où il félicita la ville de Montréal de posséder un talent si précieux. Il dit aussi qu'il n'avait jamais rencontré, dans aucun pays, un enfant de cet âge jouer des pièces purement par théorie musicale. Plusieurs dames écossaises firent aussi venir Emma pour la féliciter et demandèrent à voir le père, qui reçut lui-même beaucoup de compliments. Disons ici en passant que si cela avait eu lieu en Italie, on aurait porté la fille et le père en triomphe dans les rues, au lieu d'avoir des préjugés contre le père comme ça s'est fait à Montréal. Le journal Harald [*Montreal Herald*] dit aussi, le même jour, que cette enfant avait pris d'assaut le Mechanic's Hall.

Mlle Emma donna son troisième concert à Chambly, invitée par son grand oncle, le grand vicaire Mignault. Les deux villages se préparèrent à aller entendre la jeune chanteuse. Voici le programme du concert au Collège Chambly : 1. « Petite ballade française »; « Mère tu n'es plus là »; « Un ange une femme inconnue », de la favorite Wendichwall ben [Wenn die Schwalben], chantée en allemand; Ballade anglaise; Cavatine d'un opéra italien chantée dans la langue italienne; « A Love Song », chantée dans le style irlandais; « Anny Laury, Variation »; Variation sur la *Carnaval de Venise*, 16 pages par Czernes [Czerny]; 2. « Robert, toi que j'aime » en français; Musique sacrée, une hymne en latin; « Home Sweet Home » en anglais; « Rattaplan » chanson vivandière en français; une nocturne de Félicien David en français; une grande cavatine d'un opéra de Balf [Balfe], en anglais; une autre chanson écossaise, « Mon rocher de Saint Malo » par Mlle Puget; chanson américaine en anglais « Good Night and Pleasant Dream »; Strakoch [Strakosch], « God Save the Queen »

À cette occasion, la jeune chanteuse eut un succès fabuleux, toutes les fleurs du jardin furent cassées et la plateforme en fut tellement couverte que la chanteuse

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

était obligée de marcher sur les bouquets pour se rendre au piano. C'était l'annonce des magnifiques ovations qu'elle devait recevoir plus tard dans les principales villes du monde.

Six autres concerts ont été ensuite donnés, à Saint-Jean, à l'Assomption, à Sorel, au village de l'industrie [Joliette], à Terrebonne et à Montréal, après sa sortie du couvent. Un grand succès n'a pas manqué à chacun de ces concerts, où elle chantait de 19 à 20 morceaux de musique. À plusieurs, on lui a passé des morceaux qu'elle a exécutés à première vue, avec succès, tellement qu'il semblait qu'elle les avait préparés d'avance. À chaque concert, elle exécutait à peu près 125 pages de musique en cinq langues. Quant aux langues française et anglaise, elle les savait assez pour très bien chanter dans ces deux langues. Pour les autres, elle avait des maîtres qui lui enseignaient à lire seulement les morceaux qu'elle devait chanter, et les morceaux à première vue étaient anglais, français et grec.

À 9 ans, Mlle Emma entra au couvent du Sacré-Cœur au Sault-aux-Récollets avec sa petite sœur Cornelia, et son père fut nommé un des professeurs de la maison. Emma y continua son instruction musicale, toujours sous la direction de son père, jusqu'à l'âge de 14 ans, et fit un cours d'études complet. Au couvent, le caractère doux, gai, aimable et docile de la jeune musicienne ne se démentit pas, elle avait toujours quelque chose de nouveau pour amuser ses compagnes, aussi était-elle universellement aimée dans la maison.

Un an ou deux, elle commença à composer de petits morceaux pour ses compagnes. Elle composa une espèce de *Sonate* qu'elle dédia et présenta à Madame Trincano, la supérieure du couvent. Plus tard elle composa un *Hymne à Pie IX*, qui consistait en un solo, un duo mineur et un quatuor. Elle dédia cette pièce à son grand oncle, le grand vicaire Mignault. Elle composa de plus une *Grande marche triomphale*, qu'elle présenta à son père, le jour de l'An. Et chaque fois qu'on avait besoin d'une petite mélodie ou d'un accompagnement, c'était Emma qui s'en chargeait. Son père lui avait enseigné les premiers principes de l'harmonie et tous les accords nécessaires à la composition.

L'artiste et la cantatrice se révélaient lorsqu'elle jouait l'orgue de la chapelle dans le couvent et relevait la beauté du culte par sa voix si belle et si brillante.

En 1860, lors de la visite au Prince de Galles, en Canada, Mr. Lajeunesse présenta un mémoire sur parchemin concernant la capacité de sa fille à Jones [jouer] et à chanter à première vue par les règles, mémoire signé par 40 à 60 personnes qui avaient connu et entendu Emma, celle-ci vécut [reçut] de son altesse royale une réponse très polie et complimentaire [sic], par l'entremise du général Bross, son gouverneur, regrettant de ne pas pouvoir l'entendre en personne à cause de certaines circonstances.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

Vers la fin de son cours d'études, Mlle Emma Lajeunesse composa pour un examen un grand duo pour deux pianos de 24 pages par livre, sur les principales parties de la cantate composée par Sabatier², et exécutée en l'honneur du Prince de Galles lors de sa visite. Cette composition a été exécutée par elle et un des professeurs du couvent, à un examen et eut un grand succès³. Un an avant de terminer son cours, elle donna son dernier concert dans la ville de Montréal au Mechanic's Hall⁴. Toute la première société de la ville a été témoin de sa capacité instrumentale et vocale, de son instruction distinguée, et de ses manières polies. Elle eut donc encore là un grand succès. Après cela tous les principaux de la ville de Montréal savaient clairement que Mlle Lajeunesse pouvait devenir avec un peu d'encouragement une des plus grandes artistes, comme elle l'est aujourd'hui. Cependant, pas une seule proposition a été faite et aucun mot d'encouragement à son père pour l'aider à l'envoyer en Europe, là où seulement une artiste peut devenir parfaite. Bien au contraire, comme nous voyons par la lettre de Mr. Smith⁵, que nous allons rapporter ici. Après avoir tout fait pour montrer aux Canadiens la peine et le trouble qu'il s'était donné pour faire l'honneur de sa fille aussi bien que celui de la nation, Mr. Lajeunesse reçut la lettre suivante, qui parut dans l'Ordre⁶. Ce journal eut même l'audace d'avancer que les calomnies noires et méchantes contenues dans cette lettre étaient des faits bien fondés. Mais cette lettre est démentie complètement et fausseté en est prouvée par le succès de l'Albani en Europe.

Un an après, Mr. Lajeunesse partait pour Saratoga Spring et quelques mois après, Mlle Lajeunesse, âgée de 15 ans, fut engagée à Albani pour chanter et jouer l'orgue à l'Église de Saint-Joseph, et fut en même temps, professeur de chant et de piano du Sacré-Cœur de Kinwood [Kenwood] pendant 3 ans. Les rapports des journaux nous donneront les succès et le grand travail de Mlle Lajeunesse à Albani. Ce travail était dans le but de mettre de l'argent de côté pour qu'elle pût se rendre en Europe avec les économies de son père.

Dans la même année, son père la présenta à de grands artistes venant d'Europe. Ceux-ci après lui avoir fait passer une sorte d'examen, lui prédirent un avenir brillant, et qu'elle marcherait sur les tapis des rois. Ils donnèrent aussi quelques conseils au père qu'il suivit exactement⁷.
A.M.D.S.

² Charles Wugk Sabatier (1819-1862), pianiste-compositeur qui aurait émigré au Canada en 1848. Sa *Cantate* en l'honneur du Prince de Galles fut présentée sous sa direction, à Montréal, le 24 août 1860.

³ Emma Lajeunesse et Gustave Smith jouèrent cette œuvre le 10 juillet 1862. Voir l'Appendice A.

⁴ Le 13 septembre 1862. Voir l'Appendice B.

⁵ Gustave Smith (1826-1896), organiste, pianiste et professeur formé au Conservatoire de Paris. Il vint au Canada en 1856 et fut actif à Montréal, notamment comme professeur au couvent du Sacré-Cœur où Emma Lajeunesse était élève. Il se fixa à Ottawa vers 1868, où il fut organiste et fonctionnaire.

⁶ Voir l'Appendice C.

⁷ Ces conseils furent sans doute plus judicieux que ceux proférés à tort et à travers et d'une manière déraisonnable par Gustave Smith dans son virulent feuilleton, reproduit en Appendice C. On peut présumer que ses attaques contre Joseph Lajeunesse et sa fille ne furent pas

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

Appendice A

[...] Nous ne voulons point terminer sans faire une mention toute particulière d'un morceau de musique que nous avons entendu. C'est un grand duo en 25 pages composé par Mlle Emma Lajeunesse. Cette jeune fille vraiment extraordinaire qui, à 8 ans, chantait et exécutait à première vue les morceaux les plus difficiles, vient de faire à 14 ans ce qu'aucune femme n'a jamais pu faire encore à cet âge. Ceux qui connaissent les difficultés d'un pareil duo, le talent qu'exige l'harmonie de deux pianos, sont étonnés d'un pareil succès.

Enseignée dès son bas âge, il n'y a rien d'étonnant. Examinée en différentes circonstances par les premiers artistes venus d'Europe et d'Amérique en Canada, elle les a étonnés; ils ont supplié en quelque sorte M. Lajeunesse de faire tous les efforts pour développer le talent prodigieux de son enfant.

Et certes c'est ce qu'il a fait, profitant de ces conseils et de ceux que quelques journaux canadiens lui avaient donnés, il a fait tous les sacrifices, il a travaillé nuit et jour pour mettre Mademoiselle Lajeunesse en état de lui faire honneur ainsi qu'à son pays. Se déchargeant sur les Dames du Sacré-Cœur du soin de former le cœur et l'intelligence de son enfant, il a voulu lui-même diriger son talent artistique, l'asseoir sur des bases solides; et cet automne, il se propose de la conduire au Conservatoire de Paris. Nous espérons que si M. Lajeunesse fait par hasard appel à ses compatriotes pour l'aider dans son entreprise, ils lui répondront avec ardeur, car ce sera certes une belle occasion de montrer qu'ils aiment et encouragent les beaux-arts, et d'ailleurs la gloire et l'honneur que recueillera Mlle Lajeunesse rejailliront sur son pays [...]

La Minerve, Montréal, 12 juillet 1862

Appendice B

[...] Prodige à l'âge de 8 ans, Mlle Emma Lajeunesse l'est encore à 14 ans, aujourd'hui comme alors, cette voix puissante et cette sûreté avec laquelle, elle triomphe des plus grandes difficultés de la musique, surprennent, étonnent; on est fier, car cette jeune fille est une enfant du sol. Quand détournant nos regards de la jeune artiste, nous les portons sur la salle, nous étions mécontents de nous-mêmes, mécontents de nos compatriotes, car nous aurions voulu la voir

étrangères à leur décision de partir pour les États-Unis quelques mois plus tard. Quoi qu'il en soit, Emma Albani revient au Canada couverte de gloire en 1883, puis en 1889, alors qu'elle donna son premier concert à Ottawa, au Grand Opera House, le 7 février. Fixé à Ottawa depuis un moment, Gustave Smith assistait au concert et celui qui, 27 ans plus tôt, avait mis en doute le talent de l'Albani et tenté de la dissuader d'entreprendre une carrière, écrivit une lettre étonnante à l'éditeur du *Daily Citizen* de la capitale qui la publia le 20 février (voir l'Appendice D). Dans sa lettre, Smith ne tarit pas d'éloges au sujet de l'Albani. Faut-il voir dans ce texte une amende honorable déguisée, une rétractation que l'Europe et l'Amérique avaient consacrée ? Toutes les interprétations sont permises.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

complètement remplie. « Où sont donc, nous demandions-nous, ces milliers de spectateurs qui viennent si souvent dans ce lieu même applaudir des saltimbanques en guenilles, des bouffons barbouillés ? » Cependant, nous étions heureux d'y voir l'élite de la société canadienne, nous étions fiers d'y remarquer l'Hon. G.E. Cartier et plusieurs autres de nos premiers citoyens, qui n'ont pas patronisé seulement par forme les Delles Lajeunesse. [...] Quand les Delles Lajeunesse seront sur la terre étrangère, recueillant les honneurs et les applaudissements dus à leur talent, quand passant à travers les villes de l'Europe, elles verront des populations entières, depuis le plus ignorant jusqu'au plus savant, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, accourir pour les entendre, nous craignons qu'elles ne pensent quelquefois avec aigreur à leur compatriotes.

La Minerve, Montréal, 16 septembre 1862

Appendice C – Les Enfants-Prodiges

Quel est le pays qui n'a pas ses enfants-prodiges ? Quel est celui aujourd'hui qui n'en compte pas au moins un ? Nous en avons vu de ces enfants-prodiges; que sont-ils devenus ? On se le demande dans les grandes capitales où ils disparaissent avec une incroyable rapidité. Ils nous font presque l'effet de ces dompteurs de bêtes féroces qui vivent jusqu'à ce qu'il plaise à l'un de ces aimables quadrupèdes de les manger tout vivants; ces hommes braves ont une courte existence et sont promptement oubliés. Si le parallèle n'est pas flatteur pour l'humanité, il n'en relève pas moins une curieuse analogie avec le sujet qui nous occupe et que nous voulons faire ressortir avec d'autant plus de force qu'il s'agit en ce moment d'une personne à laquelle nous nous intéressons d'une manière toute particulière et que nous voudrions sauver du péril où on paraît vouloir l'entraîner [...]

La nature a doté cet enfant de dispositions extraordinaires pour la musique (nous supposons qu'il en est ainsi) et il s'agit pour le père de cultiver de suite les sentiments naturels de ce petit trésor. Ces dispositions se manifestent assez généralement vers l'âge de quatre ou cinq ans et se développent rapidement, grâce à la conduite brutale du père pour son enfant. Et, en effet, examinez l'enfant-prodige vis-à-vis de son père et vous remarquerez en lui cette même crainte qui existe semblablement chez la bête fauve qui s'exerce devant son maître. Que de coups ne reçoit-il pas, ce pauvre enfant ! Au moins l'animal est instruit avec quelques parcelles de sucre, tandis que cet enfant ne connaît que la pénitence, au pain et à l'eau, que lui accorde presque chaque jour ce tendre père par amour pour ce cher enfant et aussi pour la gloire de son pays.

Voyez ces frêles petits doigts se promener sur son clavier et sur les cordes d'un violon, et le père qui est à côté de ce petit prodige pour surveiller son travail. Apercevez-vous aussi cette baguette dont est armé le bon père; il la destine, dit-

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N° 7, p. 46-64.

il à battre la mesure, mais il se garde bien de dire qu'il la bat toujours sur ces petits doigts si délicats qui marchent avec tant de timidité et même de crainte.

Comme il faut toujours conserver chez cet enfant-prodige, les rares dispositions dont il est doué, il ne faut point lui laisser un moment de repos; le temps est une chose précieuse. Dès lors, ce modèle des pères n'exige de son enfant que *sept* à *huit* heures de travail par jour ! Ce n'est point beaucoup pour une nature exceptionnelle pour laquelle le travail est une seconde nature; le père tient ce langage avec une candeur admirable.

Que de fois l'enfant verse d'abondantes larmes ! Larmes de douleur, larmes de souffrance, larmes d'impatience, larmes de dépit, larmes de courroux contre ce tyran : et c'est son père !

Dès que l'enfant atteint l'âge de sept à huit ans, le père songe à la spéculation qu'il peut faire sur les talents de son enfant; spéculation honteuse, spéculation immorale, spéculation ignoble qui annihile dans le cœur de ce père la tendre affection que Dieu nous donne pour savoir aimer ceux que nous él[e]vons, ceux sur lesquels nous devons veiller avec sollicitude.

L'enfant-prodige se présente toujours sous des dehors délicats, malingres, éthiques [sic]; ses membres minces et décharnés dénotent la privation fréquente d'une bonne nourriture, et tout indique sur lui un état de souffrance qui navre le cœur.

Ce regard *voilé*, ainsi que s'expriment les romanciers du jour, n'est autre que regard d'un être qui a vécu de privations; c'est le regard d'un enfant qui est toujours sous l'empire de la crainte. C'est loin d'être le regard d'un génie; le génie se montre sous un aspect tout différent. Son extérieur présentera une physionomie qui n'a rien de pénible à considérer; aucune arrière-pensée n'attristera l'admirateur de cet être privilégié.

Enfin l'enfant-prodige monte sur les *traiteaux* [sic] pour recueillir les applaudissements d'un public qui, en sortant, dit à qui veut l'entendre : « Cet enfant a souffert; on voit cela à sa mine, il a été souvent battu pour acquérir ce talent. Voilà la plus belle impression qu'en donne le public en revenant d'entendre cet enfant-prodige. Triste appréciations du talent ! »

Le portrait que nous venons de faire de l'enfant-prodige se rapporte en bien des points à une personne que nous estimons et que nous respectons. De plus, nous la connaissons assez pour nous permettre d'instruire le public sur sa véritable position. Nous savons à l'avance que nous recevrons les foudres de son père; peu nous importe. La critique est là qui a mission de sauver quelquefois de jeunes âmes, et nous ne faillirons pas à notre tâche.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

Mlle Emma Lajeunesse, tel est son nom, a obtenu de brillants succès lorsqu'elle avait à peine huit ans. C'était un enfant-prodige : nous le croyons aisément. Son père l'a instruite; il en était fier, et nous le croyons facilement. Il la promena pendant plusieurs années de ville en ville, et nous ne sommes jamais aperçus que cette spéculation l'ait enrichi.

Lorsque les religieuses du Sacré-Cœur vinrent prendre possession, il y a quatre ans, de leur nouveau pensionnat au Sault-au-Récollet, Emma et Cornelia Lajeunesse leur furent si chaudement recommandées qu'elles les adoptèrent en quelque sorte et que le père de ces deux jeunes filles fut nommé un des professeurs de musique de cette maison.

Durant le temps qu'elles passèrent au pensionnat, elles se distinguèrent toujours dans leurs classes.

Mlle Emma, qui aujourd'hui n'a plus huit ans puisqu'elle compte quatorze années, est sortie cette année du couvent sur l'ordre de son père qui veut la lancer au milieu de ce tourbillon où périssent tant de talents, où se perdent tant d'âmes pures.

Cette jeune fille ressentait une vocation prononcée pour la religion. Était-il dans ses destinées de se faire religieuse ? Nous le pensons. Mais quelques compliments du public suffiront peut-être pour changer les idées de cette jeune enfant.

M. Lajeunesse veut la conduire en Europe et particulièrement à Paris pour la faire entrer au conservatoire de cette capitale. Pense-t-il vraiment qu'il n'aura qu'à présenter sa fille au directeur pour obtenir une admission à cette école ?

Les sujets sont loin de manquer à Paris, et on n'imagine pas le nombre qui frappe à cette porte sans en recevoir une pauvre réponse. D'un autre côté, il croit que sa fille pourra suivre les deux classes de chant et de piano; c'est une illusion qu'il importe de faire disparaître chez M. Lajeunesse. On suit ou on est admis dans une classe de chant ou dans une classe de piano, mais jamais on ne peut se présenter dans les deux classes. Ceci prouve suffisamment qu'on admet difficilement que les deux talents se trouvent réunis.

Si M. Lajeunesse avait seulement la pensée de conduire sa fille à Paris pour la placer au Conservatoire afin de lui faire donner une instruction musicale complète, nous approuverions volontiers ce plan. Mais son plan, à lui, est gigantesque; il veut que sa fille se fasse entendre en public à Londres et aussi à Paris, et nous doutons vraiment qu'elle puisse éclipser les grandes cantatrices qui se trouveront sur son chemin.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N° 7, p. 46-64.

Le projet bien arrêté de M. Lajeunesse est aussi de mener sa fille en Italie pour lui donner le meilleur professeur de chant. Cette idée est bonne en soi, mais elle est bien dangereuse pour une jeune fille !

Lorsqu'un professeur, en Italie, est à même de connaître un bon sujet, il se l'accapare afin de la former à son image. Cette conduite peut paraître remplie de générosité à quiconque ne connaît pas les habitudes, les mœurs des musiciens de ce pays. Il arrive plus d'une fois que ces *impressarii* séduisent ce jeune sujet et l'emmènent ou plutôt l'enlèvent pour la faire débiter sur une scène lyrique. Le moyen, quelque violent qu'il puisse être, est fréquemment employé, et nul ne peut dire qu'il retrouvera son enfant, ou s'il la rencontre, ce ne sera plus qu'une nature impure !

Voilà le pays où M. Lajeunesse pense devoir y conduire la jeune Emma. Il est persuadé que l'autorité paternelle suffira pour sauver l'honneur de sa fille. Mais nous lui demanderons s'il aura les ressources nécessaires pour suivre son enfant pas à pas, pendant plusieurs années, et s'il ne se fatiguera pas de cette surveillance qui n'appartient, et qui, du reste, n'est bien confiée qu'à une mère ?

Nous tenons de source certaine que la Supérieure des Religieuses du Sacré-Cœur voulait accorder sa protection à Emma, cette élève qui s'était si souvent distinguée dans le pensionnat. Mais son père n'a point compris cette générosité si précieuse et il a préféré lui faire subir, endurer les épreuves les plus terribles pour une vanité, un orgueil mal calculé.

Si nous nous exprimons avec tant d'énergie sur les intentions hasardées de M. Lajeunesse, c'est uniquement pour éclairer l'opinion publique sur la destinée de sa jeune fille. Nos confrères du journalisme ont écrit d'excellents articles sur le compte de ce jeune talent; à notre avis c'est un poison violent qu'on présente à cette enfant. Le journalisme dans ce cas n'est que le complice de l'auteur des jours de Mlle Emma Lajeunesse. On reconnaît dans la rédaction de ces articles les paroles d'un père qui élève son enfant si haut que sa chute n'en sera que plus dangereuse. Ce langage n'est autre que celui d'un homme qui veut *spéculer* sur ses enfants; nous disons le mot avec intention, car que peut-on attendre d'un père qui nous a dit et à d'autres aussi : « Ma foi, il y a longtemps que je travaille pour mes enfants; c'est à eux à travailler aujourd'hui pour leur père. » Et c'est un père qui parle aussi !

Qu'on juge enfin du péril où pourraient se trouver ces jeunes enfants si leur père venait à perdre la vie durant son séjour en pays étranger ! Sans ressources, sans appui, que deviendraient-elles ? Qu'on examine avec attention le but que se propose M. Lajeunesse, et l'on verra qu'il ne tend rien moins qu'à la faire débiter sur un théâtre, et réussira-t-elle ?

On a vu des fleurs d'un grand prix placées en des mains indifférentes, et que sont-elles devenues ? Abandonnées, délaissées dans leur course vagabonde,

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.

elles se sont vues flétries, lacérées, foulées aux pieds, de même que la plante la plus malfaisante.

M. Lajeunesse nous a souvent priés d'écrire pour sa fille. Nous avons la crainte de blesser sa modestie pour en parler si prématurément. Aujourd'hui que Mlle Emma se produit en public, aujourd'hui que son père veut quand même commencer un voyage au-dessus de ses forces, nous avons jugé à propos de dire ouvertement notre manière de voir sur ces projets; ce que nous désirons vivement, c'est de voir quelques citoyens respectables prendre sous leur protection un ange de douceur et de candeur, c'est de désirer que cet ange ne soit jamais tenté par le démon; on en rencontre une si grande quantité d'ici à Milan !

Gustave Smith,
L'Ordre, Montréal, 24 septembre 1862

Appendice D

Cher monsieur, il y a longtemps depuis que la capitale fédérale a eu le plaisir d'entendre un artiste célèbre. De là l'empressement avec lequel les plus hautes classes de la société se sont précipitées au *Grand Opera House* récemment pour entendre la *prima donna* qui a obtenu autant de triomphes en Europe. Albani a la mémoire du cœur; elle est une « enfant du Canada » et a voulu être entendue et qu'on se souvienne d'elle dans son propre pays, assurée qu'elle pouvait toujours compter sur de véritables amis. La grâce avec laquelle elle se présente ajoute immensément au magnétisme qu'elle sait exercer sur son public et cela avec l'aisance qui est la marque du grand artiste. La plus grande partie des œuvres qui composaient le programme du dernier concert nous étaient peu familières; de plus, le genre en était varié au point de donner une excellente occasion de juger de l'habileté dont elle a fait preuve en les interprétant. Le concert avait par conséquent d'autant plus de raisons d'intéresser les vrais amateurs de belle musique. Quand une belle voix est bien conduite, quand l'art préside à son émission, quand l'expression occupe la place qui lui est due, on peut affirmer sans détour que l'artiste entendue dans ces conditions est certain d'obtenir le plus grand succès. Il en est ainsi pour Albani; elle possède cette pureté et ce charme que l'on trouve chez les plus richement doués des adeptes du chant et les nombreux lauriers qu'elle a cueillis sur sa route sont une preuve incontestable de l'immense talent qu'elle possède. Elle a chanté avec un goût exquis et une sûreté d'intonation qui ont décuplé les divers aspects des œuvres des grands maîtres. Elle sait vaincre les difficultés avec une remarquable aisance. Ses notes sont comme des perles qu'elle distribue sans le moindre effort parmi l'auditoire. Albani sait comment vous charmer et vous ravir pour vous surprendre et vous inciter à l'applaudir avec frénésie. Il appartient au vrai talent d'émouvoir l'auditeur à un degré tel que son esprit devient captif pour ainsi dire et le souffle coupé sous le coup de l'enchantement. Chaque pièce chantée par

**LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE
LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 7, p. 46-64.**

Albani voulait dire un *bis* et sa voix séduisante servait de réponse. Les critiques musicaux, des juges compétents par conséquent, qui ont eu l'occasion exceptionnelle d'entendre les plus célèbres cantatrices en Europe et ailleurs, sont hautement d'avis que Patti et Albani sont les deux plus grandes étoiles au monde à l'heure actuelle. Au concert d'Albani, plusieurs artistes se sont fait entendre et obtenu beaucoup d'applaudissements. Ils semblaient tous entraînés à la suite de la diva qui est pour eux la personnification de la grâce et de la bonté.

Gustave Smith (traduction de Gilles Potvin)
Daily Citizen, Ottawa, 20 février 1889